



LES DÉVORANTES

MARINCA VILLANOVA

● Roman
EYROLLES

1942, Emma est enceinte, loin des siens. Elle imagine un petit garçon loyal et digne comme son père. Mais c'est une fille qui arrive, une enfant difficile qu'elle a du mal à aimer.

1981, Angèle ne se sent pas l'âme d'une mère, elle ne sait comment faire avec cette fillette maigre et terne qui encombre son quotidien, ce petit animal effrayé dont il faut bien s'occuper.

2004, Karine vient d'accoucher. Elle se dit qu'elle devrait ressentir un amour océanique pour son bébé. Mais rien ne vient.

Emma, Angèle, Karine. Trois filles, trois mères, trois générations. De l'une à l'autre, les composantes de la maternité se transmettent dans une haine calfeutrée, mais agissante. L'absence d'amour prend toute la place, se tisse dans le quotidien de l'enfance et s'installe, implacablement, résonnant jusque dans les relations amoureuses ou amicales. Les mères refusent leurs filles, et ce rejet inaugural, loin de les séparer, les lie solidement en une longue chaîne qui traverse le temps. Comment cesser d'être dévorée ? Comment cesser d'être une dévorante ?

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Couverture : studio Eyrolles © Éditions Eyrolles
Photos : © Mark Cohen

Codes éditeur : 657044
ISBN : 978-2-212-57048-7

Les dévorantes

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-57068-7

MARINCA VILLANOVA

Les dévorantes

● Roman
EYROLLES

Avec le souvenir d'Anne et René.

« Toute sa vie, il avait été tenaillé par une faim d'amour
comme par un besoin organique de son être,
mais endurci par l'habitude de la privation,
il avait appris à s'en passer. »

Jack London, *Martin Eden*

« Longtemps elle est restée près de l'enfant
Et ce fut le soir, et ce fut la nuit
Et ce fut l'aube. Trop longtemps elle est restée
Trop longtemps elle a regardé
La respiration calme, les petits poings
Et à l'approche du petit matin
la tentation devint trop forte
Et elle se leva, se pencha, prit avec un soupir l'enfant
Et l'emporta. »

Bertolt Brecht, *Le Cercle de craie caucasien*

Partie I

1

DEMAIN matin le gaz et l'électricité seront coupés, la maison restera vide. Les antiquaires sont passés, puis les brocanteurs, Emmaüs emportera le reste le lendemain. Angèle n'a voulu ni meuble ni objet en souvenir d'Emma, mais elle a supervisé à sa manière l'évacuation des meubles. Elle est restée totalement inactive, ne donnant pas un coup de main, mais contrôlant l'ensemble des opérations pour être sûre qu'on ne la vole pas.

Karine a choisi quelques objets décoratifs, peut-être ceux qui lui rappellent des moments significatifs de son enfance, ou peut-être juste pour contrarier sa mère. Lui montrer qu'elle est attachée à sa grand-mère, qu'un lien bien plus fort a existé entre elles ?

Un vieux radiateur électrique crachote une chaleur sèche et poussiéreuse, elles se regroupent dans la cuisine, la pièce la moins froide, la moins triste. Le reste de la maison est déjà plongé dans une quasi-obscurité, volets verrouillés, placards grands ouverts, pièces immenses et vidées. La maison a trouvé un acquéreur quelques mois après le décès d'Emma.

La journée est longue, Karine aurait préféré qu'Antoine puisse être à ses côtés, qu'il ne la laisse pas seule avec sa mère. Elle le retrouve ce soir, encore un peu de patience avant de reprendre le train avec Héloïse.

Karine accepte une partie de Scrabble, pour ne pas avoir à subir davantage le bavardage impudique de sa mère, ses questions indiscretes sur son couple, sur ce qu'elle peint, elle est toujours en recherche de confidences.

À côté, le lit de camp sur lequel Héloïse, quatre ans, ne veut pas faire sa sieste, elle préfère jouer avec la poupée de Karine qu'elle vient d'extraire du grenier, et un vieux berceau à roulettes tout cabossé dont elles ne savent plus à qui il a appartenu. Il en reste une petite bordure de dentelles à cerises, l'objet a dû être charmant autrefois.

Angèle attire l'attention sur sa migraine, elle reprend de l'aspirine pour se faire plaindre un peu, pour que Karine s'intéresse à elle. C'est à Angèle de jouer, Karine observe sa mère dont le front se plisse de bonheur, sûrement une abréviation improbable qu'elle s'apprête, triomphante et carnassière, à étaler devant elle avec jouissance. D'un air de componction, Angèle présente un mot de sept lettres.

Quinze heures trente. Ça ne passe pas vite, et Héloïse qui commence à râler.

— Tiens, ça se lève, dit Angèle en regardant le ciel.

Les rayons d'hiver se reflètent sur une fine couche de neige qui ne tiendra pas longtemps. Il n'y a plus de rideaux aux fenêtres, la lumière un peu crue lèche les murs. Angèle remporte la partie, elle essaie à peine de contenir sa joie, elle se sent la plus forte. Elle a aligné les petites ruses, avec ces mots que personne ne connaît mais qui figurent bien dans le dictionnaire, sa façon de bloquer le jeu de l'adversaire, jusqu'aux tentatives de diversion pour empêcher l'autre de se concentrer. Angèle se complimente sur son score, elle tient absolument à compter les points, elle qui a pourtant la migraine et qui s'est levée tôt ce matin ! Karine lui suggère de camper ici cette nuit, ce sera moins fatigant que de faire l'aller-retour dans la journée. Angèle se raidit, dormir dans cette maison qu'elle déteste, avec tous ses souvenirs d'enfance, pas question. Elle a subitement l'air d'une petite fille effrayée, on a éteint la lumière, elle est plongée seule dans le noir immense.

Angèle regarde d'un œil indifférent Héloïse qui inlassablement déshabille et habille son baigneur, les bras sont raides et elle peine à lui enfiler un pyjama. Angèle s'allonge sur le lit de camp étroit, un invendu qui disparaîtra le lendemain. Oui, elle

se repose un peu, et repartira comme prévu chez elle dès ce soir. Karine regarde sa mère immobile, étendue sur le lit, il n'y a plus de couverture, son corps est enroulé dans un manteau, pas de chaussure, un morceau de pied, inerte, dépasse du lit. Elles se toisent, personne n'a envie d'être là.

Héloïse pleurniche, elle n'a pas dormi, elle est d'une humeur capricieuse, instable, tout l'énerve, rien ne pourra la satisfaire. Karine préfère aller la promener sur la plage juste en face, ne pas sentir le regard de sa mère alors qu'elle doit gérer Héloïse. Ce regard maternel qui souligne et exacerbe sa maladresse avec sa fille. Karine reste bredouillante et honteuse de ne pas savoir faire mieux. Et ce regard d'Angèle, insistant, un miroir tendu familial qui semble lui dire sans compassion, avec une ironie mauvaise, bienvenue au club!

2

ANNÉES 1980. Karine, presque huit ans. Elle les regarde s'arracher la peau. Une chaise vole en éclats – *a chair*, pense Karine. En CM1, le maître leur apprend une petite chanson en anglais qu'ils chanteront à la fin de l'année devant tous les parents. Les verres en cristal du mariage sont balayés d'un geste du bras, le matelas conjugal est abattu au sol une fois, deux fois, trois fois, par désespoir – *a bed*. Finalement, Paul, son père, enserre le cou d'Angèle, sa mère.

— Va te laver les dents, dit calmement Angèle en l'apercevant dans l'embrasure de leur chambre – *a mouth*.

Elle crache le dentifrice dans le lavabo, ses parents aussi vont divorcer. Elle les entend se disputer de nouveau, ils essaient de faire doucement, mais ça ne marche pas. Elle en déduit que sa mère n'est pas morte. Son père fait comme s'il allait l'étrangler. Ils ne jouent pas, mais ils font semblant.

Karine rentre de l'école, elle a les clés pour ouvrir la porte, tout est bien rangé dans la maison, elle n'entend plus rien.

— Maman? Papa?...

Angèle apparaît derrière une porte, toute ragillardie, avec l'entrain d'une comédienne d'une pièce de Feydeau entrant en scène. Elle a coiffé ses longs cheveux bruns, mis un peu trop de mascara, comme des petits paquets sur ses yeux, son chemisier fleuri est gai sur son jean, silhouette mince, aux aguets.

— Ton père est parti, tu penses bien... Tu veux ton goûter?

Angèle se dirige dans la cuisine sans attendre la réponse, Karine la suit.

— Mais... Il va rentrer quand ?

Angèle fait des mines alarmistes, bref théâtre silencieux, comprenne qui pourra, se lève pour sortir la confiture. Karine boit son chocolat.

C'est une petite fille maigrelette, pâle, les cheveux plats jusqu'aux épaules, deux grands bras pendent de chaque côté du corps. Elle n'aime pas son prénom, il sonne comme un caillou, dur, sourd. Gladys est son deuxième prénom, tante Gladys, dont plus personne ne se souvient, excepté Angèle, qui lui connaissait la réputation de rebelle au sein de la famille. Et enfin, Cerise, elle qui n'a rien d'un fruit pulpeux. Karine-Gladys-Cerise, une identité floue, comme un cadavre exquis.

— Réponds au téléphone, je fais pipi !

Karine se précipite, c'est Vanessa au bout du fil. Elle fait attendre, laisse délibérément pendre le combiné dans le vide, pour soutenir le mouvement pendulaire qui détend enfin le cordon tout entortillé sur lui-même. Puis elle monte dans sa salle de bains.

Depuis quelques mois Angèle loue deux pièces de leur appartement, un studio qu'elle vient d'aménager et la chambre de Karine. En laissant sa chambre, Karine est fière d'aider sa mère à les faire vivre, ce n'est pas donné à tout le monde. Comme ils habitent au dernier étage, ils dominent presque tous les autres toits, et la vue depuis son lit offre un patchwork de dégradés de gris, de tuiles encore luisantes au petit matin. La moquette est neuve, moelleuse, la jolie commode en bois fait face au matelas, et le miroir au bidet. Il fait toujours bien chaud, une douce humidité savonneuse de fille. S'il n'y avait pas le lavabo et la baignoire le long du mur, ça ressemblerait à une vraie belle chambre avec un petit cabinet de toilette, mais c'est leur salle de bains. C'est une ancienne chambre de service, que les propriétaires avaient transformée en salle d'eau, reliée par un

escalier intérieur en colimaçon. Cette configuration avait été pensée pour libérer une chambre, accueillir probablement une large fratrie.

Karine replie ses jambes contre elle, distingue ce que dit sa mère au téléphone, la chambre d'Angèle est en dessous de la salle de bains, le téléphone sur la table de nuit. Lorsqu'elle s'ennuie elle écoute, la joue allongée sur la moquette, les feuillets téléphoniques des amies de sa mère, Noëlle, Madeleine ou Vanessa. Il se passe toujours quelque chose.

Mais tout de suite, Karine a mieux à faire. Elle sort sa mallette, là où elle cache son journal intime, un crayon bleu parfumé à la lavande, des images qu'elle a découpées, des échantillons de parfum, des photos d'elle petite avec ses parents, un beau coquillage bien qu'un peu ébréché, un joli miroir rond. Journal. Un événement extraordinaire trop long à attendre, l'arrivée du chat, pour elle, des câlins, elle l'aura ce soir, c'est promis.

Elle ne fait pas attention à Angèle qui vient de raccrocher, monte les marches, entre sans frapper. Karine sursaute.

— C'est quoi?... Tu me fais lire ?

Karine sent ses doigts se crisper sur la couverture du journal.

Angèle creuse son rictus, en guise de sourire. Elle constate chez sa fille son air de fennec en transpiration, pris en flagrant délit d'avoir volé un bout de truc à manger, et qui après un moment d'hésitation se sauverait à toute vitesse creuser un trou dans le sable pour y déposer son machin. Car le fennec est très rapide et ses grandes oreilles ne le gênent pas, ça lui donne même un air mignon. Elle aussi rédigeait un journal autrefois, c'est banal. Quand même, elle ne lui a pas dit qu'elle écrivait sa petite vie.

— Tu auras faim pour des pâtes ?

Le fennec ne répond pas, il est paralysé. Angèle redescend en laissant la porte ouverte.

Karine la referme silencieusement, engouffre son journal au fond de la mallette, la range dans sa cachette secrète, sous la

baaignoire, là où s’emmêlent les tuyaux cuivrés et ceux, moins jolis, en plastique gris. En ouvrant la petite trappe, elle peut fourrer sa tête, elle aurait aimé enfoncer le reste de son corps, mais c’est trop étroit. Quelquefois, lorsque le bain coule, elle couche sa tête sous la baignoire, le son mat et pur de l’eau frappe en cascade et résonne calmement, réconfortant. Elle sent la chaleur du bain qui circule, se transmet à sa tête appuyée au tuyau, elle trouve une place pour glisser sa main tout au fond, là où la tête n’a pas accès, elle a trop chaud, alors elle réapparaît à la surface, se déshabille, et plouf!

Ça devient un rituel, maintenant que son père a quitté la maison, elles ont chacune leurs couverts, mangent face à face, entre filles. Angèle prend son goûter-dîner, un chocolat bien sucré et des tartines. Angèle va regarder la télévision, Karine n’aura pas le droit, mais elle demande tout de même, au cas où sa mère changerait d’idée. C’est non bien sûr.

Ce soir elle n’a pas fait ses devoirs, il y avait de la conjugaison. Demain c’est samedi, il y a des chances qu’elle n’aille pas à l’école le matin, tout dépend si Angèle se couche tard.

On sonne. Papa ?

Karine s’élançe en chemise de nuit, la télévision parle toute seule, Angèle est arrivée avant elle à la porte, c’est toujours la plus forte.

Vanessa, une trentaine d’années, entre, une petite boule noire dans les bras. Le voilà! Elle le lui met dans les bras, l’animal tente de s’échapper, quatre mains l’emprisonnent aussitôt. Elle ose à peine dire merci, elle est trop émue, s’éclipse pour s’émervueillir du chat sans être observée, on ne la retient pas. Elle le transporte précautionneusement, contre sa poitrine, lové, pendant que Vanessa s’installe au salon pour une menthe.

Vanessa, c’est un mélange de douceur et de nervosité étonnant, son maquillage un peu appuyé et sa décoloration blond cendré sur sa permanente tendance en ces années 1980 produisent une vulgarité candide, à la fois personnelle et commune, rassurante, admise, classique somme toute. Karine remarque qu’elle arrive

toujours après le dîner, rarement en sortant de sa journée de bureau, elle travaille avec des chiffres, c'est tout ce qu'elle sait. Elle ne l'a jamais vue manger, et lorsque Angèle lui propose quelque chose, elle refuse, prend un air rassasié.

Sur le lit, l'animal supporte les caresses avec effroi, il tend ses oreilles, écarquille ses yeux jaunes, loin sur les côtés, il reste effarouché. Karine relâche un peu son étreinte pour enfouir son visage contre le pelage doux et tiède, le chaton se sauve en quelques bonds maladroits jusqu'au lavabo. Il est tellement mignon! Zut, il urine sur place, la flaque. Un peu paniquée, Karine nettoie avec son gant de toilette.

— Maman! Maman!...

Personne ne vient.

Karine vient dire bonne nuit sans mentionner finalement le petit accident. Au passage elle fait la bise à Vanessa, qu'elle trouve vraiment gentille.

— Bonne nuit, bichette, lui dit-elle, la bouche pleine de rouge à lèvres fuchsia.

Ce que Karine aime par-dessus tout chez Vanessa, c'est ce sourire qu'elle lui adresse, rien qu'à elle, et ses rouges à lèvres assortis à ses pulls. Cette bouche colorée, magnifiée, bien présente, elle pulse. Elle a l'étoffe d'un corps d'enfant qui aurait trop grandi, pourtant c'est une adulte, une maman, songe avec étonnement Karine. Mais elle voit bien que Vanessa a les yeux rouges, qu'elle a un peu pleuré, alors elle repart vite dans sa salle de bains.

Angèle et Vanessa vont discuter jusque tard dans la nuit. Leur bavardage, entre chuchotements et fous rires, Karine n'aura plus qu'à fondre peu à peu dans le sommeil. D'abord, elle s'accrochera à quelques mots qui se détacheront un peu plus des autres, elle essaiera de comprendre, Patricia, Bernard, Michèle... Oui, Michèle couche avec Bernard, mais Patricia n'est pas au courant. Vanessa devrait le lui dire, c'est ce que répète Angèle en martelant son index sur la table. Et Vanessa

prend une voix confidentielle, elle dit que ça lui manque, qu'elle a toujours envie de « la chose », puis elle pouffe nerveusement.

— La chose oui, mais pas le bonhomme, Vanessa ! Les gosses sur les bras, ça vous a pas servi de leçon ? dit Angèle sur un ton de pointe de compas, suivi d'un blanc.

Et maintenant elles parlent à nouveau plus bas, quelques éclats de voix parviennent à Karine, puis les mots s'embrumeront les uns dans les autres, jusqu'à ce qu'elle ne comprenne plus rien, n'entende plus rien.

— Pourquoi la petite couche dans la salle de bains ?

— J'ai pas le choix ! répond nerveusement Angèle, puis change de sujet.

Elle n'est pas très à l'aise avec cela, mais c'est plus fort qu'elle, elle ne voit pas au nom de quoi elle lui laisserait sa chambre et irait, à trente-sept ans, camper entre la baignoire et la commode. On verra quand Karine sera adolescente, pour l'instant, c'est plus pratique comme ça.

Karine ouvre les yeux, c'est samedi, chouette sa mère ne l'a pas réveillée, la grasse matinée. Elle se souvient subitement du chat, le trouve recroquevillé au pied du lit, sur la moquette, il l'observe, à peine plus rassuré que la veille. Quand elle sera adulte, elle voudra être vétérinaire, comme son amie Cécile, Sophie et toutes ses camarades.

Elle a un peu faim. Elle va se lever dans cinq minutes sans faire de bruit, en essayant de ne pas faire craquer le sol, pour Angèle, qui dort toujours en dessous. Elle ira pieds nus dans la cuisine, sortira le paquet de corn flakes et la bouteille de lait, c'est facile, elle peut le faire seule. Qu'est-ce que ça mange un petit chat ? se demande avec anxiété Karine. Elle réalise qu'ils n'ont peut-être pas acheté tout ce qu'il lui fallait pour qu'il soit bien, elle en a les larmes aux yeux. Elle écrit dans son journal – Merci pour mon petit chat, il est magnifique. Maman, je t'aime. –

Angèle entre dans la cuisine, en pyjama dépareillé, le visage embué, elle a dû veiller tard avec Vanessa. Karine est contente

que sa mère la rejoigne pour le petit déjeuner, elle n'aime pas manger seule. Angèle commence par le paquet de gâteaux en lui souriant. Elle met trop à la fois dans la bouche, en fait elle ne mange pas très proprement, elle a taché le coin de ses lèvres de chocolat, elle mastique en faisant un peu de bruit, Karine n'a plus qu'elle à regarder désormais. Elle lui demande pour le petit chat, est-ce qu'il va aimer les croquettes ? Est-ce qu'il faut lui acheter des boîtes de pâté pour qu'il soit « vraiment heureux » ? Est-ce qu'ils peuvent lui acheter « un petit collier » ? Angèle hausse les épaules d'un air ennuyé, indifférent.

— On verra, décrète-t-elle sans appel.

Karine n'ose pas insister de peur qu'Angèle, telle une déesse capricieuse, d'un simple mouvement de son sceptre mécontent, la disgracie. On adore une déesse, on ne la conteste pas.

Angèle reprend un gâteau, en propose un à Karine, lui sourit, dans ses pensées. C'est sa fille, cet air de fennec malade, coincé sous un pied de table, aux yeux parfois brillants dont on ne sait s'ils vont se décider à pleurer, et qui ne dit rien, qui reste là sans bouger, attentive, dont elle ne comprend pas la machinerie intérieure. Mais ça l'agace cette pitié qu'elle ressent pour elle, elle aurait envie de la secouer, pour qu'elle soit forte, qu'elle réussisse des exploits, qu'elle soit une alliée, qu'elle puisse être fière de sa fille. Mais non, toujours ce petit animal effarouché, tout en sensiblerie, toute refoulée sur elle-même.

— Maman, je crois que c'est trop tard pour l'école.

Angèle jette un œil à l'horloge du four, fait d'abord une moue concise, reprend un biscuit.

— De toute façon je ne suis pas d'accord avec l'école le samedi matin. Tu es fatiguée.

